

18 et 19 octobre 2024 • Prapoutel les 7 Laux

Conversations d'altitude et utopies hors-pistes

L'Esprit des lieux #3

Nos montagnes, archives du temps présent

Réflexions, regards et bribes de conversations

Les cahiers de l'oblique

Ont nourri ce numéro
Antoine Choplin, Valeria Cottino, Marion Douarche, Emmanuelle George, Olivier Remaud, Philippe Teillet et les textes extraits de *L'anello Forte* de Nuto Revelli traduits par Les éditions Nous

Participant.es à l'exploration décallée de Prapoutel
Vincent Duchosal, Emmanuelle George, Benjamin Groëtzinger, Joseph Meyrieux-Drevet, Anne Lenfant, Jean Picchioni

Responsable de la publication
Anick Arnaud, Anne Beaudoin, Guy Loyrion,Thomas Vasseur

Directrices de la publication
Laetitia Cuvelier, Céline Saint-Martin

Retranscription et mise en ecriture
Romane Baze, Laetitia Cuvelier, Céline Saint-Martin

Relecture attentionnée
Serge Anselme, Viviane Talau-Anselme

Conception réalisation de la maquette
Céline Saint-Martin

Crédit photographique
Fabien Lainé (sauf photographies de Paraloup)

Les cahiers de l'oblique sont une publication de Scènes obliques
Le village - Parc de la Mairie - F38190 Les Adrets
www.scenes-obliques.eu

Achevé d'imprimer octobre 2025
Imprimerie du Pont de Claix
ISSN 2823-7439-06

18 et 19 octobre 2024 • Prapoutel les 7 Laux
Conversations d'altitude et utopies hors-pistes

L'Esprit des lieux #3

Les montagnes, archives du temps présent

Réflexions, regards et bribes de conversations

Les cahiers de l'oblique

SOMMAIRE

Sous nos pas, les montagnes dansent p. 5

Vies de stations p. 13

Nuto Revelli

→ L'anello forte [extraits] p. 19

→ Paraloup, lieu de mémoire et de construction du futur p. 25

100 m lent : petit manifeste pour la marche p. 29

Le déreglement climatique : un défi culturel pour les stations de ski ? p. 35

Le banquet aux histoires vraies p. 41

Ces *Cahiers de l'oblique* témoignent de l'événement *L'Esprit des lieux #4* que **Scènes obliques, Espace culturel international de la montagne** a organisé les 18 et 19 octobre 2024 dans la station de Prapoutel les-7-Laux.

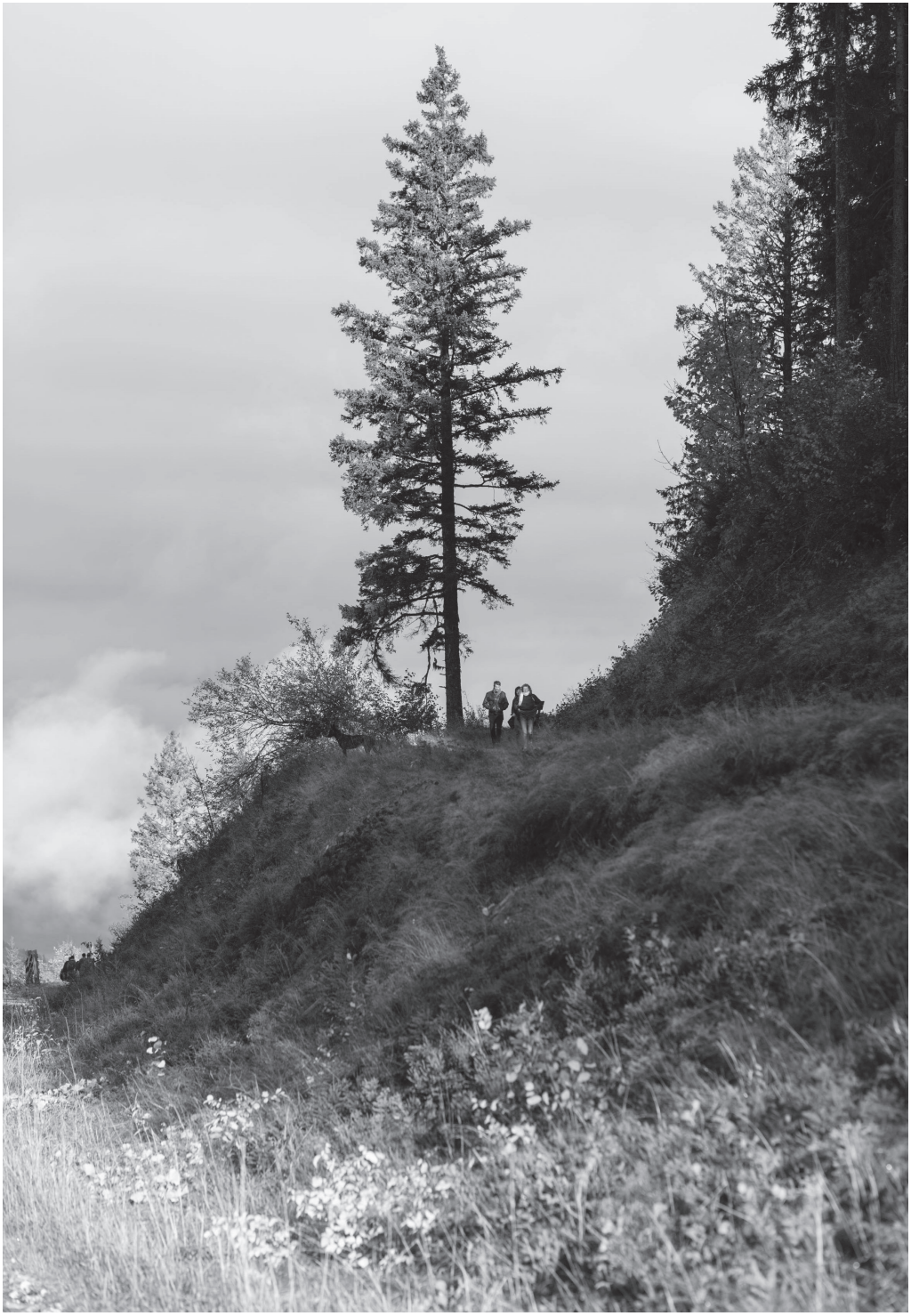
Ces *Cahiers* sont l'occasion de garder une trace des échanges qui se sont tenus, et sans viser l'exhaustivité, d'en restituer la pluralité des formes et des propos.

Sous l'intitulé *Nos montagnes archives du temps présent*, nous avons scruté avec attention l'histoire d'un paysage qui s'est écrite dans les plissements des roches, il y a 350 millions d'années, dans les vies successives d'un hameau de montagne transcrites sous la plume de Nuto Revelli, dans les pas des pionniers des stations de ski hier et de celles et ceux qui aujourd'hui à la faveur d'un *100 m lent* revisitent ces espaces comme autant de possibles pour de nouveaux défis culturels.

L'ensemble des échanges ayant été enregistrés, vous pourrez retrouver leur intégralité sur le site de Scènes obliques à la rubrique *L'Esprit des lieux.*

Les montagnes ne sont pas éternelles. Elles n'ont pas toujours existé et elles n'existeront pas toujours. Elles sont riches de plusieurs vies.

O. Rémaud



SOUS NOS PAS, LES MONTAGNES DANSENT

Conversation croisée dans le paysage

Marion Douarche et Olivier Remaud

Avec malice, le brouillard s'était glissé entre la montagne et la petite cohorte de personnes venues écouter Olivier Remaud, philosophe et directeur d'études à l'EHESS et Marion Douarche, hydrogéologue et accompagnatrice en montagne, lire le paysage pour nous faire entrer dans tes temps géologiques et ouvrir nos perceptions et notre imagination. Entre les sommets, les vallées et les nuages qui défilaient, se sont échangés des vécus, des regards et des paroles dont on a gardé quelques passages dans notre sac à dos.

Le chien de l'enfance , Olivier Remaud (OR)

Enfant, lorsque près du lac Saint Anne dans le Queyras, je me trouvais à m'amuser avec mon chien, à dévaler les pentes herbeuses, puis à nous entremêler comme on peut jouer avec un animal dont on se sent proche, j'ai eu le sentiment d'être aspiré par la montagne, par ses profondeurs, et je n'ai absolument pas compris ce qui m'arrivait, je n'étais pas ivre, j'avais passé une bonne nuit, il n'y avait pas de troubles particuliers dans ma perception du monde... J'ai vraiment eu l'impression que Yuyu, mon chien, était celui qui m'introduisait à la vie intérieure de la montagne, mon intercesseur. Ce livre (*Et pourtant les montagnes dansent*, Actes Sud) lui rend hommage : je lui dis finalement « voilà, je prends au sérieux le message que tu as peut-être voulu me passer, et je raconte la vie intérieure de la montagne, peut-être grâce à toi.»

L'imagination comme perception de la montagne, Marion Douarche (MD)

Chacun à son rapport à la montagne… Je pense qu'il est double : c'est un milieu qu'on perçoit très sensiblement avec le corps, l'odorat, la vision, l'ouïe… C'est un milieu de vie où tout le dispositif sensible peut être mobilisé et pas seulement le regard. L'autre régime de perception possible, c'est l'imagination. Là il y a des nuages dans la vallée entre Belledonne et la Chartreuse, mais il y avait des glaciers. Il faut donc imaginer que la montagne qu'on voit qu'on entend qu'on touche, qu'on sent aujourd'hui elle était autrement il y a quelques milliers d'années et encore autrement il y a quelques millions d'années et tout ça s'empile, se cisaille, se chevauche… Ce double régime est assez puissant. Il faut imaginer des mondes derrière des mondes, des roches derrières des roches et c'est un des génies de la géologie. En accéléré, on a aujourd'hui les nuages qui fondent, comme les glaciers qui fondent. Nous sommes la génération qui a la chance d'avoir connu les glaciers. Dans 50 ans, dans les Alpes françaises, il n'y en aura plus… On devra faire un effort d'imagination pour relater aux suivants la présence des glaciers.

Riches de plusieurs vies, OR

Spontanément on se dit que les montagnes sont là depuis une éternité et que ça va rester comme ça, à quelques différences près. Il n'y a pas trop de vie là- haut, c'est immobile, c'est éternel, c'est inerte, c'est une espèce de monument, quelque chose qui est fixé dans le marbre, selon l'expression. En fait c'est tout le contraire. (…) Il y a des millions d'années, il n'y avait pas de montagnes. Dans des millions d'années, il n'y aura pas de montagne. Le destin de la montagne, c'est de l'avis de beaucoup de géologues une pénéplaine, une plaine plus ou moins ondulée. Il y a un double jeu entre l'érosion de la montagne et le fait que ça s'élève. L'effondrement gravitaire, comme disent aussi les spécialistes, c'est le fait que la montagne ploie sous son propre poids et sous les agressions extérieures : les météores, la pluie, le vent, la glace, etc. Tout ça fait que les montagnes ne sont pas éternelles. Elles n'ont pas toujours existé et elles n'existeront pas toujours. Elles sont riches de plusieurs vies.

Mort d'une montagne, MD

On parle des montagnes qui ne sont pas toujours là, qui n'ont pas toujours été là et qui ne seront pas toujours là. C'est vrai même à notre échelle humaine, parce que souvent on se dit que les temps géologiques sont plus longs que nos temps humains, mais en fait on se rend compte qu'elles s'écroulent de plus en plus, qu'elles changent de visage sous nos yeux. On comprend bien cette idée dans cette pièce qui s'appelle *Mort d'une montagne* (Cie Le Chant des Pistes, ex-Non Alignés). C'est l'histoire d'un gars qui est issu d'une famille de montagnards, de guides et gardiens de refuge, et qui a voulu s'en affranchir, il est parti tranquillement et puis il revient : *Quelque chose s'est passé. Quand les éboulements ont commencé à devenir plus nombreux, c'était les souvenirs de mon enfance qui partaient en poussière, un paysage qui se recomposait sans moi. Nous entrons dans une époque où nous voyons tomber les montagnes. C'est bien sûr leur destin géologique de disparaître, érodé par le temps. Mais nous n'étions pas censés y assister. Ce phénomène devait se déployer sur une échelle de temps hors de notre portée. Nos civilisations devaient naître et mourir sur un fond de cimes permanentes, éternelles, qui nous précéderaient et nous survivraient. Et voilà que nous survivons à certaines d'entre elles.*

L'océan comme fantôme actif de la montagne, OR

Du côté de Saint-Véran, il y a des affleurements, des roches qui percent et qui sont vraiment des lambeaux de croûte océanique. On a des morceaux d'ophiolite, des roches très profondes qui sont remontées peu à peu vers la surface, qui ont été hydratées et qui ont pris un lustre et cette couleur un peu verdâtre. C'est génial parce qu'on comprend ce gros tohu-bohu, ces mouvements ascendants, descendants, c'est une espèce de voyage au centre de la terre.

Des morceaux d'océans si j'ose dire, des preuves d'un ancien océan se retrouvent tout en haut d'un chemin de crête. Non seulement scientifiquement, c'est génial à comprendre, à faire comprendre, à raconter autant que je peux le faire, mais aussi poétiquement, littérairement, c'est extrêmement fort. Je fais de l'escalade et quand je grimpe j'ai l'impression de nager. J'ai beaucoup nagé quand j'étais enfant, ça vient peut-être de là, j'aime beaucoup nager, mais je fais un lien direct entre la nage et la grimpe. Je conseille aux alpinistes que je rencontre, aux guides de montagne que je rencontre, de nous apprendre à grimper dans la montagne comme on pourrait apprendre à nager. Je trouve





à Saint-Véran et ailleurs, la confirmation que l'océan est le fantôme actif des montagnes, parce que de fait pas mal de montagnes sont des anciens océans. Il y a quelque chose de contre-intuitif mais opposer par exemple l'eau et le solide, l'océan et la montagne, c'est du contre-sens total. Il y a beaucoup d'eau dans les montagnes, il y a beaucoup d'eau dans les roches.

Une histoire chahutée, MD

Si on fait un peu de chronologie relative, souvent, en géologie, on dit que les roches les plus anciennes sont en bas et les roches les plus récentes sont au-dessus. C'est ce qu'on apprend quand c'est bien rangé. On se trouve sur la chaîne de Belledonne, sur des roches très anciennes. Elles ont au moins 350 millions d'années. On va retrouver ce même granit, en Bretagne, dans le Massif central, qu'on appelle les vieilles montagnes. Sauf qu'ici, elles ont été rajeunies. En face, la Chartreuse et le Vercors, ce sont des roches sédimentaires plus récentes. Pour comprendre ce qui s'est passé, il faut se rappeler que les montagnes ont vocation à s'user. Avant la chaîne des Alpes, il y avait cette ancienne chaîne qu'on appelle Hercynienne, qui était en granit, qui s'est usée, usée, usée. En même temps qu'elle s'usait, à une échelle un peu plus large, le continent s'étirait, ce continent entier qu'on appelait la Pangée, qui veut dire toutes les terres. Tout autour, il y avait Panthalassa, toutes les mers. Ce continent s'est disloqué. Quand il s'est disloqué, à certains endroits, il s'est aminci. Dans la nature, quand ça fait un creux, la mer s'y glisse donc la mer est revenue. Elle a déposé des sédiments, etc. Ensuite, la dynamique d'étirement s'est inversée. À un autre endroit sur le globe terrestre, il se produisait d'autres étirements. Le globe terrestre ne pouvait pas s'étirer de partout et gonfler. Là où ça s'étire à un endroit, il faut que ça se rapproche et s'empile ailleurs. On a eu ces deux parties de l'ancien continent qui étaient déjà érodées, recouvertes de sédiments progressivement qui se sont rapprochées. En se rapprochant, elles se sont empilées et ont fait du relief. C'est ce qu'on appelle la surrection et c'est ça qui crée la chaîne de montagne. Quand ce relief s'est créé, ça ne s'est pas passé comme dans un ascenseur, c'était bien plus chahuté. C'est pour cela qu'ici on se retrouve sur des roches plus anciennes, plus hautes mais qui ont été rajeunies par les mouvements géologiques alors que les roches jeunes, les roches sédimentaires sont allées juste en face, en Chartreuse.

Les vibrations du Cervin, OR

Une équipe de scientifiques ont monitoré le Cervin, cette belle dent montagneuse qui culmine à 4478 mètres et qui est extrêmement dure à grimper. Ils l'ont monitoré avec des capteurs sismiques. Ils en ont mis trois, trois groupes de capteurs sismiques, un tout au sommet, un à peu près au milieu, au niveau du refuge de Solvay, et plusieurs à la base, avec l'idée que la montagne n'est pas un milieu inerte, qu'elle n'a pas toujours existé, qu'elle est vivante. Ils ont laissé les capteurs sismiques faire leur travail, puis ils sont revenus sur le site plus tard pour récolter les preuves. Les preuves de quoi ? Les preuves de ce qu'ils supposaient, c'est-à-dire que la montagne ondule, vibre sans cesse. (...) Ils ont observé une correspondance de fréquence entre ce qui se passe dans le Cervin et ce qui se passe dans les océans. Leur hypothèse, c'est que ce sont des micro-séismes, c'est-à-dire des mouvements très profonds de la mer, qui provoquent les tremblements de la racine crustale de la montagne. Il faut imaginer une dent avec une racine... Ce serait donc l'océan qui fait onduler ce qu'on croît immobile !



Ce que nous disent les lichens

OR : C'est quoi un lichen, en fait ? Il y a plein de formes de lichens… Les lichens viennent de la mer. C'est un être symbiotique, une alliance entre plusieurs autres êtres, entre un champignon, entre une algue : telle est la preuve d'une ancienne appartenance maritime. On a l'impression que le lichen est complètement immobile, éventuellement même qu'il est déjà un végétal minéralisé, quasi pétrifié, lithifié. C'est presque une roche. Tout ça est faux. Les lichens bougent aussi. (…) Les lichens boivent l'eau des roches. Les lichens participent au travail de vie de la montagne en l'aidant en quelque sorte à s'écrouler naturellement parce que l'écroulement fait partie de la vie naturelle de la montagne. Le lichen est un des intercesseurs de la vie de la montagne. Les chamois mangent les lichens, les lichens boivent l'eau des roches et on a comme ça des relations de continuité que je trouve fascinantes et qui, j'espère, nous aident à faire comprendre que la montagne est tout sauf un milieu non vivant.

MD : En cassant la roche, en la pénétrant, ils permettent l'apparition progressivement d'un sol. Un sol, c'est de la roche cassée enrichie par de l'humus, c'est ce sol qui va permettre l'ancrage d'autres végétaux. Les lichens sont des pionniers qui permettent la vie des végétaux, des animaux. On les observe dans les zones justement où les glaciers s'en vont, ils sont les premiers à arriver et à transformer le substrat. Les alliances sont déjà existantes.

L'épaisseur du temps, OR

Le problème de beaucoup de géologues, c'est d'être habités par des fantômes : ils vivent dans des maisons hantées, comme beaucoup de glaciologues, comme beaucoup de gens qui travaillent et vivent avec des volumes, des masses de matières qui ont elles-mêmes une épaisseur temporelle énorme. Les glaciers, c'est déjà une espèce de temps profond. Il y a des glaciers très vieux, les montagnes encore plus. Selon les spécialités, parfois on tombe vraiment dans le temps très très profond. Et donc, on vit vraiment avec des strates fantômes, avec des mondes anciens qui ont été recouverts par des mondes moins anciens, etc. Quand ils voient un paysage, les géologues voient toujours un autre paysage derrière ce qu'ils voient. Ça peut rendre fou. Cela m'intéresse

beaucoup cette folie : une manière de raisonner sa folie, c'est le travail de la science. Poétiquement, littérairement c'est très fort : il y a un rapport au temps compliqué et sans doute aussi très jouissif.

Stations, bifurcations

MD : On a parlé des animaux, du vivant mais pas trop de la station qui est, l'endroit dans lequel on est, qu'on a sous nos yeux et nos pieds. Je m'amuse toujours à regarder le nom des remontées mécaniques : le télésiège du chamois, du bouquetin ou du gypaète, précisément les noms des vivants qu'on a *délogé* pour venir faire du ski, se faire plaisir...

OR : Comme vous tous ici, je me demande ce que vont devenir les stations de ski qui ferment... Est-ce que ça va devenir des lieux abandonnés qui eux- mêmes évolueront en futurs urbex réensauvagés ? Est-ce que c'est réhabitable ici et là ? Ça doit dépendre du bâti, bien sûr, mais je me demandais au fond ,et ça fait le lien avec ce que nous disions de la montagne vivante, est-ce qu'il n'y aurait pas des lieux de station qui pourraient être réutilisés autrement ? Est-ce que ce ne serait pas une bonne occasion de transformer ces lieux-là en stations d'observation naturaliste, pour des sciences participatives, citoyennes ?

VIES DE STATION

Paroles au pied des remontées mécaniques

Comme chaque année, L'Esprit des lieux *met le nez dehors pour arpenter la station hors-saison. Avec Joseph Meyrieux-Drevet, président du club de ski du Pleynet, Benjamin Groëtzinger, artiste qui a grandi en Tarentaise, Jean Picchioni, ancien maire des Adrets et Anne Lenfant, présidente de la Communauté de communes Coeur de Chartreuse, se croisent des « souvenirs » des premiers temps, de maintenant et du futur.*

Joseph Meyrieux-Drevet

Je suis né, il y a déjà quelque temps, en 1941. Comme Obélix je suis tombé dans la station. J'avais 10 ans, on parlait déjà des 7 Laux. Le club de ski c'est ma deuxième vie, J'y suis toujours.

La première course

La station a été ouverte en 70-71 mais le 6 avril 70. Avant l'ouverture de la station, on avait organisé une course. Le Grand Prix de la Municipalité de La Ferrière. Il n'y avait pas de remontée mécanique mais une route avait été construite. On a décidé de damer la piste avec nos pieds et d'inviter les clubs. Il y avait 80 coureurs inscrits et 2 mètres de neige… si bien qu'avec nos pieds, on n'arrivait pas à grand-chose. Je travaillais à Grenoble, j'ai pris le téléphone du patron qui n'était pas là et j'ai appelé Montaz pour lui parler de la course et lui proposer de faire une démonstration de matériel en me faisant passer pour le maire ! Montaz a accepté et a fait venir un engin de Courchevel avec un chauffeur.

Comme il n'y avait pas de route, on a déchargé l'engin 500 m avant la piste, avec l'aide de tous les gars du club et le chauffeur, un jeune de notre âge. On avait 25 ans à l'époque. On décharge le ratrack, on monte, on dame tout… Le samedi soir, on l'invite à manger à l'hôtel. Et manque de pot, on est au mois d'avril mais il retombe 60 cm de neige pendant la soirée. Avec l'accord de Montaz, le chauffeur est finalement resté parce qu'il aimait bien l'ambiance. Le lendemain on a de nouveau déchargé le ratrak, on est monté, on a refait la piste. Et on a fait la course !

Des remontées à louer

Au début de la station, on louait des remontées mécaniques. Pour les transporter, on nous prêtait un camion. Les remontées n'étaient pas ancrées comme aujourd'hui. C'était des téléskis à perches, fixes ou débrayables. Chaque pylône avait une platine en bas. On mettait des crayons pour les fixer. Il fallait les surveiller parce quand on montait ça bougeait ! Pour que cela tienne il fallait constamment les enfoncer. On les déplaçait comme on voulait, on pouvait les mettre n'importe où. Chaque année on louait des remontées pour skier ! Comme ça nous coûtait cher, on a acheté un fil neige qu'on laissait sur place. Celui-là, il était à nous. On le laissait l'été.

Benjamin Groëtzinger (lecture d'extraits d'*Orogénèse*)

La neige de mon enfance

La montagne de mon enfance, ça a été la neige. Beaucoup de neige. J'ai le souvenir de ne pas pouvoir aller à l'école car le manteau neigeux était plus haut que moi. Je mesurais à l'époque 1,10 m. Ma maison trônait à peine à 900 m d'altitude sur le versant du soleil. Je suis allé à l'école en ski. Quand le chasse-neige n'avait pas réussi à passer avant le ramassage scolaire, le bus ne montait pas. Alors, mes frères et moi, on prenait la route en ski. On défiait les voitures angoissées sur la route. On était tellement fiers. Quand on doublait en fakie (en marche arrière) une berline de touristes qui galérait dans la neige, on avait alors l'immense satisfaction de renverser pendant quelques secondes les lois de l'ascenseur social. Dès qu'on voyait que la plaque d'immatriculation indiquait la présence d'étrangers, on en faisait encore plus.

Choix de vie

28 décembre 2022. Je suis en vacances chez mes parents. Aujourd'hui, il n'a fait que pleuvoir alors qu'il devait neiger. La météo avait annoncé de la neige, mais il ne neige pas. Du moins, pas en dessous de 2 500 m d'altitude.

2 500 m d'altitude, c'est la hauteur maximale de la station de ski où travaille mon père. Il passe la porte de la maison dans son habit rouge, alourdi par la pluie. Et là, je me dis, quel jeune aujourd'hui souhaite encore se lancer dans une carrière de moniteur de ski ? Imaginons la scène.

Nous sommes dimanche matin. Et comme tous les dimanches, vous profitez du Dauphiné libéré et d'un bon café. En première page, vous découvrez que le glacier de La Plagne Bellecote vient de s'écrouler, que ses pistes de ski vont être fermées. En somme, il a fallu que 10 000 tonnes de roches s'écroulent pour qu'une décision soit prise de fermer à jamais les pistes où vous avez appris à skier. Imaginez, maintenant, que votre enfant arrive dans l'entrebâillement de la porte de la cuisine avec son bol de Nesquik entre les mains en disant, « J'ai fait un rêve ! Je veux devenir moniteur de ski ! » Vous imaginez l'angoisse ? On pourrait se demander si ce n'est pas pire qu'un enfant qui veut devenir intermittent du spectacle.

Devenir montagne

Un jour, dans une rêverie sous la douche, je me suis vu nu, accroupi et mon dos avait été remplacé par celui d'une montagne. Cette image m'est restée. Me voir comme une montagne m'a permis de comprendre là où j'étais friable, mais aussi ce que je ne soupçonnais pas, à quel point j'étais solide, grand et fort. Cela m'a permis de voir que mes traumatismes, mes angoisses, mes peurs commencent à transpirer comme des glaciers, à exploser comme des saisons chaotiques qui se bousculent, mais que malgré tout, je suis capable de me réinventer dans chaque situation.

Jean Picchioni

De Prapouta à Prapoutel

J'ai demandé qu'on fasse une petite halte ici, comme un souvenir. Ici vous aviez un chalet, un habert, avec des lauzes d'ardoise, je me rappelle en avoir récupéré








PARIS·LYON·MED

quelques-unes. Ici, c'était un alpage qui s'appelait Prapouta. Il n'y avait pas vraiment de forêt, elle est venue naturellement. Et c'est pour ça que la station a repris une partie du nom, en le mettant à la mode de Courchevel : le choix, ça a été Prapoutel.

Un site singulier

On est ici dans la vallée glaciaire de l'Isère, soit une succession de combes, de moraines, qui font chaque fois une commune. Depuis Theys, les Adrets, Laval, Saint-Agnès, ça suit le ruisseau. Un domaine skiable avec un adret, un envers. Le domaine skiable, ce n'est pas une bosse comme Chamrousse. On compte 35 remontées mécaniques au départ, pour passer d'un adret à l'autre. C'est de la folie comme organisation… Sans compter que c'est un secteur avalancheux, ce qui en fait un site délicat à équiper.

Et maintenant ?

Maintenant, on est en pleine mutation avec ces problèmes de changement climatique et autres. C'est aussi un problème de société. Le ski, c'est plus ça. Avec cet héritage qui a au moins le mérite d'exister, il faut trouver des solutions pour la transition.

Anne Lenfant

Venir vivre en Chartreuse

Habiter dans un village, ce n'est pas habiter dans un village dortoir, c'est vraiment y vivre. Même si la journée de travail se passe ailleurs, on rentre le soir et le week-end, il nous reste du temps. Et donc, c'était une vie avec d'autres habitants, avec d'autres personnes d'un même âge, une école vivante avec d'autres parents avec qui on pouvait partager. Pour moi, c'était ça, venir en Chartreuse. Vivre à proximité, vivre dans un milieu rural, surtout, c'est ce caractère humain qui nous importait pour élever nos enfants.

Les forces vives

On a une vraie force en Chartreuse, mais je pense qu'ici, c'est pareil, c'est la force du bénévolat qui est vraiment assez formidable. Il y a plein de choses qui se passent grâce au bénévolat. Et c'est ce qui permet de bien vivre, de s'amuser, de travailler et d'avoir des bonnes relations avec les autres.

La neige et le beau temps

2016, c'est le moment où on commence vraiment à parler changement climatique structurel, alors qu'avant, on parlait d'aléas météorologiques - il y avait des hivers sans neige, comme il y a toujours eu - désormais on commence vraiment à voir des tendances un peu lourdes, et puis des gens qui changent dans leur comportement de ski et de consommation de la montagne. Un peu comme les Sept Laux, vous êtes dans une station qui est proche de bassins urbains, donc qui fonctionne avec une clientèle qu'on dit très réactive. Il fait beau, vous levez le nez, vous voyez la neige, vous y allez. Ce n'est pas la même chose qu'une clientèle de séjour, où vous êtes quand même un peu obligé d'anticiper, et du coup, cela rend les choses beaucoup plus difficiles...

Une association pour sauver la station

Il y a une association qui s'est créée tout de suite, en disant " Nous, on ne veut pas que la station du Granier meure, et on va s'en occuper". Et la Communauté de communes a joué le jeu en disant « ok, on vous donne une délégation de service public en urgence pour la saison ". Il y a eu un élan formidable. Et alors, comme un coup de chance, il y a eu un soleil magnifique et de la bonne neige pendant tout l'hiver. Ça a très bien fonctionné, avec un petit snack qui s'était monté pour aussi faire un peu plus d'argent. C'est un format associatif qui perdure, en délégation de service public.

L'ANELLO FORTE

[Extraits]

Traduction de l'italien au français, Les éditions Nous

Nuto Revelli

Ces extraits ont été lus en italien et en français par Patrizia Atzeï et Armelle Girinon, éditrices, lors de la conversation publique animée par Sophie Boizard, rédactrice en chef de la revue L'Alpe *(Glénat) le 18 octobre à Prapoutel.*

Nuto Revelli (Coni, 1919-2004), grande figure de la résistance et de la littérature italiennes du XXe siècle, est l'auteur d'une œuvre singulière, relativement peu connue en France, qui se déploie autour de l'expérience de la guerre et du monde paysan.

L'anello forte (Le maillon fort) paru chez Einaudi en 1985, est un recueil de récits de vie collectés par Revelli auprès de femmes paysannes du Piémont. Cet immense travail (un millier d'heures d'enregistrements, 260 témoignages dont 107 retenus pour la publication), nourri par la conscience de la disparition imminente du monde paysan tel qu'il avait existé jusque-là, enquête sans équivalent en Europe, offre un point de vue inédit sur le vingtième siècle, celui des femmes pauvres du monde rural et montagnard, à savoir des invisibilisées de l'histoire dominante. Dès sa parution, L'anello forte connut un grand succès auprès du public et de la critique en Italie, où il fit l'objet de plusieurs rééditions, jusqu'à devenir un classique de la maison d'édition Einaudi. Jusqu'ici inédit en France, le livre, fruit d'une traduction collective de Patrizia Atzei, Palmina D'Ascoli et Armelle Girinon, sera publié en 2026 par les éditions Nous. La guerre, le travail, le mariage, la sexualité, les migrations figurent parmi les thématiques récurrentes dans les témoignages des femmes interviewées par Revelli, comme le donnent à voir ces extraits proposés en avant-première pour les Cahiers de l'oblique.

Notre patrie c'était presque la France

Lucia Abello, née en 1892

De 1914 à 1920 il y a eu la crise de la guerre. J'avais deux frères à la guerre, Alesi et Toni. Alesi était rentré à la maison en permission. [...] Ce matin-là, Alesi devait prendre le convoi pour le front et mamà l'a réveillé : « Alesi, lève-toi, lève-toi sinon tu vas rater le train ». Et lui : « Ah quelle maman cruelle, tu me réveilles pour m'envoyer à la mort ». Par chance il était avec sept ou huit hommes de Stroppo là-bas au front, et tous ont été faits prisonniers ensemble sur le mont Grappa. [...] Toni, lui, était dans le Génie, il était à l'arrière.

Moi pendant ces années-là j'en ai bavé, mi l'hei travaià cuma 'n gros om [j'ai travaillé comme un homme costaud], j'ai dû remplacer mes frères. [...]

Après la guerre la vie a recommencé. Ah, c'était beau le bal dans nos villages, dans notre bourg. On était joyeux. Nanin aurait passé toute sa vie à danser. Ma mère ne pouvait pas la tenir tellement elle aimait danser. Elle rentrait de France pendant un mois parfois, c'était déjà une femme, c'était juste pour la joie. Elle aimait le bal d'ici parce que c'était un bal familial, joyeux. Avec l'harmonica on dansait la valse, le tango, la tarantelle..., nen i bai foi d'ades [pas les danses stupides d'aujourd'hui]. [...] Moi j'étais un petit rossignol. On allait à la messe en chantant, on rentrait de la messe en chantant. On était joyeux à l'époque, plus que maintenant.

J'étais comme une statue de marbre

Angela, née en 1918

Oh, le sexe c'était péché. Et même la danse c'était péché. Celles qui allaient se confesser à l'église et qui disaient qu'elles allaient danser, elles n'avaient plus l'absolution, eh non. J'avais déjà vingt ans quand mon père est venu me gifler au bal public, après les vêpres, et qu'il m'a renvoyée à la maison. On grandissait sans rien savoir du sexe, ou en n'apprenant pas les choses de la bonne manière. Ce n'est pas vrai que nous, les gens de la campagne, on comprenait parce qu'on était proches de la nature. Certes, on voyait les bêtes, mais on ne comprenait pas. On voyait naître les veaux, les cochons... On voyait les bêtes s'accoupler, mais on n'arrivait pas à concevoir que les gens aussi étaient comme ça, en aucun cas.

La première fois que je les ai eues, j'étais serventa [servante de ferme]. J'ai tout caché et j'ai eu une grande frayeur. Je savais rien, et je pensais que c'était une maladie grave. J'avais honte d'en parler. Chez moi on nous disait toujours : « Quand on est jeune il faut être propre pour plaire, et quand on est vieux il faut être propre pour ne pas dégoûter ». Mais on nous disait aussi qu'il ne fallait pas se laver en bas, aux endroits délicats, parce que c'était mauvais pour la santé et parce que c'était péché. De fait moi, jusqu'à mes douze ans, je ne m'étais jamais lavée en bas, et après j'ai commencé à me laver mais en faisant attention à ce que personne ne le sache, c'était comme faire quelque chose de mal dont il fallait avoir honte. Oh, c'était une très mauvaise manière de nous élever, ou peut-être que c'était mieux comme ça. Parce qu'en nous inculquant cette idée du secret et du péché, de l'horreur du sexe, et qu'il fallait se tenir loin des garçons…, c'est peut-être quelque chose qui nous a sauvées, peut-être que ça en a sauvé beaucoup, mais ça en a aussi abîmé beaucoup par la suite, on avait une grande peur en nous, cette chose horrible qu'on porte en nous jusqu'à la fin de notre vie.

Ce matin-là je n'ai pas vu le ciel

Marianna Landra, née en 1939

L'été on vivait à Teit Cèrsèt, et l'hiver à Teit Culunel, plus bas. […]

Je me souviens que j'avais avec moi la petite qui avait quinze jours. Mon mari et ma belle-mère étaient descendus à Teit Culunel pour les travaux. J'ai dormi vingt-cinq nuits seule là-haut à Teit Cèrsèt avec la petite. Le matin je me levais tôt. J'allaitais la petite, ensuite je donnais à manger aux poules, les poules étaient déjà là à m'attendre ! Après j'allais à la cave pour écrémer le lait de la veille. Ensuite j'allais à l'étable pour traire les onze vaches et les deux chèvres. Ensuite je donnais du lait aux cinq veaux. Ensuite je retournais allaiter la petite. Ensuite j'emmenais les bêtes aux pâturages, je ne les emmenais pas très loin, et de temps en temps je courrais voir la petite. Dès que je revenais des pâturages, je rentrais les bêtes dans l'étable. Ensuite j'allaitais la petite. Ensuite j'allais chercher l'eau à la fontaine là-bas tout au bout, c'était raide comme un toit, ensuite j'allais couper un peu d'herbe à donner aux bêtes tôt le lendemain, ensuite je repartais aux pâturages. Je revenais des pâturages, j'allaitais la petite, je retournais traire les vaches, donner du lait aux veaux,







enlever le fumier de l'étable… Je n'allais jamais me coucher avant minuit, et le matin à quatre heures j'étais déjà de nouveau debout. Ah, moi j'étais du genre courageux, d'autres femmes jamais de la vie elles seraient restées là-haut, moi je n'avais peur de rien.

On m'a louée en France

Elisabetta Centenero, née en 1898

Ah, la vie d'aujourd'hui a changé en mieux mais ça ne va pas durer. Il n'y a jamais eu autant de bien être que maintenant mais ça ne va pas durer. Ça ne peut pas continuer comme ça. Maintenant on fait trop étudier les jeunes, alors ils n'ont plus envie de travailler. Si tout le monde fait des études il n'y a plus personne pour semer les pommes de terre et le blé. Et dire que nos anciens partaient d'ici pour aller travailler à Marseille à pied ! Les jeunes ne savent rien de tout ça, et ils ne veulent rien en savoir, parce que ce sont des choses tristes. Oui, aujourd'hui à la plaine il y a du bien-être, mais il y a aussi du désordre et de la délinquance.

Si la montagne se perd ? Elle est déjà perdue, il n'y a plus personne. Maintenant ils viennent cambrioler nos maisons inhabitées, justement parce qu'on est fragiles, parce qu'on est peu nombreux. On aurait dû y penser avant à sauver la montagne, maintenant c'est trop tard. Dès qu'ils ont ouvert les routes la plupart des gens sont partis. Notre route a été ouverte en 1965, et tous les jeunes sont descendus à la plaine. Notre terre reste ici, elle ne part pas… Mais nos maisons s'écroulent, elles tombent déjà en ruine !

Si je crois que l'homme est allé sur la lune ? Ils ont trop d'argent, qu'ils aident plutôt celui qui tribola [galère, NDT]. La lune est notre amie, la lune éclaire la nuit. Qu'ils la laissent un peu tranquille, la lune.

Bien sûr que je vote. Et je sais ce que je vote, voter est un devoir. Mais on n'aurait pas dû accorder le droit de vote aux femmes, nous on n'y comprend rien à la politique. Pour qui je vote ? Vous êtes bien curieux, mais moi je vous dis bien ce que je veux. Vous auriez fait un bon confesseur, vous prenez le temps pour découvrir les péchés. Bah. Moi je suis habituée à parler seulement avec les chats et le chien, c'est ma seule consolation… Mais maintenant que vous m'avez fait autant parler, acceptez au moins un petit verre de ma liqueur de menthe.





Photographies, Fondation Nuto Revelli

PARALOUP, LIEU DE MÉMOIRE ET DE CONSTRUCTION DU FUTUR

Parole retranscrite de Valeria Cottino

Conversation publique animée par Sophie Boizard, rédactrice en chef de la revue l'Alpe (Glénat), *le 18 octobre à Prapoutel.*

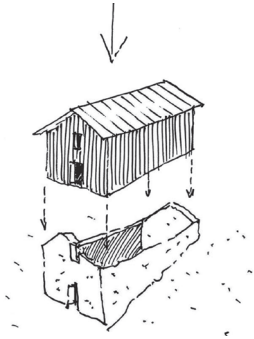
Paraloup, hameau perché à 1 360 m sur la crête séparant la Valle Stura de la Valle Grana (Piémont, Cuneo), devint en 1943/44 le quartier général de la première bande de partisans «Giustizia e Libertà », où se rassemblèrent Nuto Revelli et d'autres résistants. Abandonné dans les années 1960, il renaît grâce à la Fondation Nuto Revelli. La restauration, conduite par l'architecte Valeria Cottino, permet à l'architecture contemporaine de dialoguer avec les pierres anciennes pour transmettre l'histoire de la Résistance et la mémoire paysanne.

Je suis architecte. On m'a demandé ce que je faisais là, parce que cette rencontre est plutôt autour d'un livre de Nuto Revelli. Mais je crois que l'architecture de Paraloup est elle-même un livre : quand on la regarde, quand on regarde les images, on voit tout ce qu'on a fait. C'est quelque chose qui reste, qui raconte ce que les gens ont fait quand ils étaient là.

J'ai eu la chance de connaître Nuto Revelli. C'était un homme vraiment particulier. Ma famille a une maison tout près de Cuneo, et pendant l'été, mes parents étaient très amis avec Nuto Revelli et Anna, sa femme. Il venait chez nous dans les années 1975 environ, et il parlait toujours de Paraloup. C'était fascinant à écouter. Je me souviens encore, moi et ma sœur assises à écouter en silence pendant qu'il parlait. C'était vraiment étonnant.













Quand il est mort en 2003, son fils Marco a décidé, avec d'autres personnes, de célébrer le 25 avril - en Italie, c'est la fête de la Libération, où l'on fait toujours un grand repas, on chante, on se rassemble - et donc, le 25 avril 2005, nous avons décidé d'aller à Paraloup

Paraloup est un village en Val d'Estoura, tout près de Cuneo. C'était un village très important : d'abord pour les témoignages de Nuto Revelli, mais aussi comme point de départ de la résistance en Italie. La première bande partisane s'y est formée, et c'était une bande d'intellectuels : personne ne savait utiliser les armes, aucun d'entre eux n'avait été militaire. Nuto Revelli est arrivé en février 1944 et a formé tout le monde à l'usage des armes.

C'est pour ça que Paraloup est un lieu qui réunit l'histoire des gens et l'histoire du pays. Nous avons décidé d'acheter une maison là-bas - et beaucoup de maisons appartenaient à Maria Goletto, dont le témoignage a été lu au début de la rencontre dans les extraits de *L'Anello forte*. C'était une dame formidable. Nous avons acheté une partie du village.

Ici, ce sont les partisans de Paraloup (*elle montre les images projtéessur écran*). Nuto Revelli est au milieu du groupe. Ils ont fait beaucoup de photos. Mais ils ne sont pas restés longtemps à Paraloup, car ce n'était pas un lieu sûr pour eux. Il y avait quatre bandes, qui se sont dispersées en quatre directions différentes. Nuto Revelli est allé vers la France.

Quand nous sommes arrivés à Paraloup, il était difficile d'imaginer quoi faire ici compte tenu de l'état de ruinification du hameau. Mais c'était aussi poétique : le silence, les arbres... rien. Et c'était une chance, car personne n'avait détruit la mémoire. Nous avons commencé par consolider ce qui restait, en laissant tout ce que nous avons trouvé intact.

Nous avons utilisé des boîtes de bois à l'intérieur des maisons - car elles étaient petites et il fallait exploiter au maximum l'espace disponible. Ces boîtes permettent de vivre à toutes les saisons, et le bois est adapté au climat.

Notre restauration repose sur quatre principes : la réversibilité, qui permet à tout moment d'enlever ce qui a été ajouté et de revenir à l'état initial ; la reconnaissabilité, qui exige de toujours pouvoir identifier ce qui était là avant et de respecter la mémoire des lieux ; l'intervention minimale, car il ne s'agit pas de mettre en avant notre travail d'architecte mais de donner voix au village et à son histoire ; enfin, la lisibilité du site et l'intégrité du paysage, qui doivent être préservées dans leur ensemble.

Nous avons travaillé aussi sur le musée, ouvert en 2022, qui raconte toute l'histoire du village, celle de Nuto Revelli, des habitants avant lui et des gens venus après.

Nous avons mis des toitures en tôle pour protéger les maisons. C'est un matériau simple mais essentiel pour éviter leur effondrement. Nous avons aussi créé des laboratoires, des salles de conférence, un bistrot et un théâtre pour faire vivre le village.

L'objectif est de redonner aux gens la possibilité de reconnaître le territoire, de retrouver des repères. Aujourd'hui, dans nos villes et nos montagnes, tout se confond. L'architecture permet de se repérer, de comprendre l'histoire et de construire un futur.

100 M LENT : PETIT MANIFESTE POUR LA MARCHE

[Fragments]

Antoine Choplin

Dans le cadre du projet Trilogie montagnarde *porté par Scènes obliques, une cordée composée d'artistes et de chercheur.euses ont travaillé à faire émerger un vocabulaire commun sur les savoirs de la montagne.*

À l'occasion de L'Esprit des lieux, *sous l'intitulé «100m lent», les artistes Benjamain Groëzinger, Antoine Choplin, Pauline De Chalendar, Natalia Lopez et Abraham Poincheval ont imaginé ensemble un parcours pour inviter le public à entrer en relation avec le paysage de la station des 7 Laux.*

Antoine Choplin a proposé pour ce 100m lent *la lecture du* Petit manifeste de la marche *invitant le public à son écoute dans une marche au ralenti.*

Marcher, un geste d'auteur

L'homme, la femme sont des bipèdes.

Sauf accident, ils se tiennent debout sans tarder et se mettent promptement en marche. Les pas qu'ils accomplissent dessinent leur trajectoire propre sur la page de l'écoumène.

Autant de phrases à la syntaxe libre, souhaitons-le-leur. Écrites avec les ressources d'une langue universelle dont la graphie échappe à tout alphabet préétabli.

Ces traits de plume ne sont rien sans le plein et le délié de la réalité humaine qu'ils convoquent. En faisant le tour du monde à pied, le cercle que l'on trace n'est pas un signifiant en soi ; il trouve son sens dans l'expérience qu'il suscite.

Nos empreintes laissent ainsi une encre à la terre, lestée de la force d'un vécu singulier.


Flocon
ourson
1*



L'abord singulier du réel

Debout et en mouvement. Voilà l'offre de la marche.

Une offre, singulière et cinétique, au regard et aux sens, suggérant un bouquet de prismes à la perception du monde.

Parmi eux, celui que lui confère le lieu de la marche. A l'écart ou en compagnie. À l'ombre des murs ou sur les fils de crêtes. Dans le confort des chemins connus ou dans l'incertitude de ceux qui n'existent pas encore.

Le prisme aussi qu'impose la palpitation incessante du regard, entre l'espace terrestre que l'on foule et les horizons lointains que l'on atteindra peut-être. Se tenir là et, tout autant, se tendre vers ailleurs. A l'image de la douce et constitutive ambiguïté du pas, ancré et aérien, à parts égales.

Le prisme encore que modèle l'effort induit par l'acte de marcher. Parfois négligeable, parfois cannibale.

Et voilà le réel diffracté, espace et temps.

Pour autant de fragments inédits.

À l'épreuve des paysages

Au sein de ce réel traversé, le tableau vivant des paysages.

L'œil du marcheur en mouvement, entre lâcher-prise et opiniâtreté, est une chance donnée à une lecture au-delà des apparences. Une incision dans la chair des esthétiques de surface.

Ce qui semblait inerte se met à palpiter, ce qui paraissant proche recule au lointain, à moins que ce soit le contraire. Ce qu'on n'avait pas remarqué jusque là surgit soudain.

Temps et mouvement donnent vie à un revers sensible des paysages, endémique à chaque marcheur dont le front se lève.

Aux lisières de soi-même

Marcher, chercher l'équilibre entre soi et le monde.

Si le geste mobilise la ressource intérieure, muscles et esprit, il se déploie en prise et en porosité avec ce qui nous entoure.

À l'instar de la pensée balbutiante du marcheur, hésitant sans cesse entre le dedans et le dehors de soi, l'intime et le lointain, le constat et les espoirs, la marche vaut aussi par le fil qu'elle dévide sous ses semelles, une lisière fragile au seuil de soi-même.

Fragile car soumise aux coups récurrents que lui porte une tension d'osmose entre ce que l'on est en soi et ce que bousculent en nous les lumières éprouvées.

Ainsi de la relation que l'on entretiendra peut-être avec ses compagnes et compagnons de marche pour peu qu'on ait choisi d'être entouré. Une boucle incessante entre solitude et échos d'une légère multitude.

L'ensemble procurant peut-être une sensation aiguë d'être en vie, au barycentre de soi-même, des autres, des paysages.

L'engagement, en faveur d'une sensibilité accrue

Même de proximité, la marche est un engagement. Ne serait-ce que par la prise de distance qu'elle suppose et qui lui est inhérente. Éloignement de chez soi, de ses repères, de sa géographie, de sa culture.

Sans parler des périples, des expéditions, des épopées pour lesquels atteindre l'objectif convoque une part irréductible de risque.

À des niveaux variables, l'engagement impose ses inductions sensibles. Propres à d'autres lucidités, d'autres acuités.

Et les dénuements ramèneraient à un essentiel, celui de l'être en soi ou de l'être en devenir. Celui d'une nature devenue soudain consanguine. Celui des astres tendant à l'homme et à la femme le double miroir de leur condition, infiniment humble, infiniment précieuse.

Sillages

La marche laisse un sillage derrière elle.

À tout le moins, qu'on le veuille ou non, un remuement moléculaire. On tiendra cet infime bouleversement comme une parabole possible de la modestie de la marche et de son empreinte.

Celle-ci est parfois prolongée par un geste conscient et désiré de la part du marcheur. Acte de création, si l'on veut, le plus souvent modeste et respectueux des paysages. Fréquemment éphémères car soumis aux forces de la nature.

Le cairn, fragile édifice de pierres bordant les itinéraires audacieux, s'érodant sous l'emprise du climat mais régulièrement reformé par la main de l'homme ou de la femme de passage, est une image convaincante de ce sillage humble de la marche.

Au spectacle de la marche

Enfin, on sera peut-être sensible au spectacle vivant que produit l'acte de marcher.

Au sens du regard que l'on pourra porter sur un homme, une femme, ou un collectif d'hommes et de femmes en mouvement. De la fascination qui opère parfois à en être témoin.

Que cette marche soit l'outil d'une quête d'explorateur, d'aventurier.

Qu'elle soit déambulation, geste politique, œuvre de poésie.

La contemplation d'une trajectoire humaine, que l'on soit ou non dans le secret de ses objectifs et de ses nécessités, résonne sans doute avec cet appel existentiel profondément partagé : se tenir debout, aller vers.





LE DÉRÉGLEMENT CLIMATIQUE : UN DEFI CULTUREL POUR LES STATIONS DE SKI ET LES TERRITOIRES DE MONTAGNE ?

Synthèse et bribes

Emmanuelle George et Philippe Teillet

Pour répondre à cette question Emmanuelle George, économiste territoriale et Philippe Teillet, politologue, présentent chacun à leur tour les évolutions marquantes des politiques de la montagne pour l'une et des politiques culturelles pour l'autre. Après cette présentation générale, la parole est donnée au public pour réagir.

Les années 1960-1970 : modernité et structuration

- Politique de la montagne, Emmanuelle George (EG) : Cette période correspond aux «Trente Glorieuses » où l'État crée des stations de sports d'hiver pour développer l'économie locale et moderniser la montagne. Les stations intégrées comme Les Arcs ou Les Menuires sont construites « en partant de rien », avec une architecture non conforme aux chalets traditionnels, incarnant une modernité technique et économique. La culture est alors « un peu invisible » car l'objectif est avant tout de créer une filière économique et touristique.

- Politique culturelle, Philippe Teillet (PT) : À la même époque, l'État renforce son rôle avec la création du ministère des Affaires culturelles (Malraux, 1959). L'intervention de l'État devient légitime pour promouvoir la modernité artistique et offrir un accès égal aux œuvres, notamment via les Maisons de la culture. La culture est perçue comme un moyen de préserver la spiritualité et de résister à la modernisation industrielle de la société.

Les années 1970/80-2000 : diversification et adaptation aux difficultés

- Politique de la montagne (EG) : Après les catastrophes naturelles et la prise de conscience de la fragilité des stations, la loi Montagne de 1985 favorise un modèle plus mesuré et participatif. Dans les années 1990-2000, la diversification touristique, et notamment sur le plan culturel, apparaît pour réduire la dépendance à l'économie neige : valorisation du patrimoine culturel local, circuits touristiques, visites guidées, et reconversion du patrimoine architectural.

- Politique culturelle (PT): Jack Lang, Ministre de la culture (1981-1986), met l'accent sur la diversité culturelle et la décentralisation. Les collectivités territoriales peuvent développer des initiatives locales, favoriser un accès égal aux pratiques culturelles et promouvoir la diversité des talents et des sensibilités. La politique culturelle devient un outil d'adaptation aux transformations sociales et économiques.

Depuis les années 2000 : transitions écologiques et numériques

- Politique de la montagne (EG) : Les transitions écologiques et climatiques deviennent centrales. Les stations, fragilisées par le réchauffement, les fermetures et les contraintes financières, cherchent de nouveaux leviers. La culture retrouve une place dans le dialogue territorial à travers des projets artistiques, sociaux et environnementaux, et s'affirme comme ressource clé pour accompagner la transition malgré la difficulté de construire un avenir adapté.

- Politique culturelle (PT): La transition numérique et écologique transforme la production et la diffusion culturelle. Le secteur doit réduire son impact carbone tout en contribuant à la réflexion sur la société et la planète. Les politiques culturelles ne se limitent plus à la consommation d'œuvres : elles visent à favoriser un esprit critique, la justice sociale et l'habitabilité de la Terre.

Dans les deux domaines, la culture devient progressivement un levier pour répondre aux transitions et enjeux contemporains. Pour Emmanuelle George, elle sert à relier patrimoine, nature et développement territorial ; pour Philippe Teillet, elle questionne les finalités sociales, démocratiques et écologiques de la société.

Le micro circule dans la salle pour reccueillir la parole du public. En voici des extraits :

La culture au sein des stations et des territoires de montagne

Une première réaction vient sur la vie culturelle de la station des 7 Laux en la comparant aux choix faits pour la station de Flaine : « À la création de la station dans les années 70's on a suivi le plan neige et c'était le volet essentiellement économique qui l'emportait à l'époque. La station de Flaine avait eu, elle, une autre conception avec le promoteur de l'opération qui était passionné de musique, et a fait un auditorium de 900 places avec un centre culturel. Ici, c'est avec la Fédération des Alpages de l'Isère que nous avons lancé en 1984, le festival «Pastoralisme et grands espaces». Beaucoup se sont moqués en le surnommant le festival « Crottes de biques ».

Emmanuelle George réagit sur l'aspect festival et vie culturelle en station : « Les festivals font effectivement partie du développement de l'offre touristique, avec cette idée qu'il faut créer de l'expérience pour les visiteurs, mais aussi pour la population locale ». Pour autant, elle constate que même si les résidents sont demandeurs de ces activités culturelles, ils ne sont pas forcement consommateurs : « Il y a parfois des gaps entre ce qu'on pressent d'un besoin de la clientèle ou des visiteurs et puis de la réalité de leur pratique une fois sur place ».

De son côté Philippe Teillet poursuit l'analyse : « La culture peut être considérée [comme] un élément d'attractivité ou de rayonnement de ce territoire. Mais en même temps, ces calculs étaient souvent un peu approximatifs et plus ou moins fondés. Aujourd'hui le plus important c'est faire en sorte que les populations aient des rêves et des activités en commun et que l'ensemble des propositions puissent les fédérer », c'est aussi ce qu'argumente une participante en ajoutant qu'il faut « penser la culture en dehors de la programmation mais plus comme un processus de coopération avec les habitants et les territoires ».

Mais des réactions soulèvent les difficultés à défendre la culture en montagne : « C'est hyper difficile pour plein d'élus de considérer la culture comme quelque chose qui pourrait faire ça, plutôt que quelque chose pour attirer les touristes ». Un autre : « Je n'ai qu'une envie, c'est de quitter la ville pour retourner à la montagne. Et en même temps, il y a toujours quelque chose qui me fait peur de retourner complètement à la montagne. Il y a quelque chose qui me semble quand même parfois très renfermé sur soi.»







Emmanuelle George identifie malgré tout un mouvement au sein des territoires : « L'idée est d'avoir un marqueur pour le territoire intégrant progressivement l'habitant et d'imaginer des projets pour faire se rencontrer touristes et habitants ». Phillippe Teillet estime que : « Beaucoup de responsables politiques ont une image élitiste, urbaine, dépensière de la culture, il faut penser différemment en s'appuyant sur les attachements au territoire ».

Une participante aborde le fait que la criste sanitiaire du COVID a déjà changé la vision des élus : « L'après-Covid, des collectivités ont pris conscience de l'importance de la culture pour l'émancipation et l'épanouissement sur le territoire ». Une autre, impliquée dans la mise en valeur du patrimoine des stations, constate que : « l'été, il y a des gens qui viennent des vallées, de la ville, donc des locaux, pour suivre les visites guidées des stations qui sont quand même plus tournées vers les touristes. (...) les élus commencent à s'en rendre compte ». Un autre imagine volontiers cette transformation culturelle pour les stations : « Si les gens montent de la vallée, on peut espérer qu'ils monteront pour voir un spectacle ou participer à des manifestations culturelles »

La transition des stations et des territoires de montagne

Le terme « transition » est une notion complexe pour Emmanuelle George. Elle y fait référence à travers : « des processus ou des dynamiques qui sont à l'œuvre » mais souligne la diversité des réalités : « Quand vous êtes à un moment de l'histoire de votre station, à dire, voilà, est-ce que je ferme ou je ne ferme pas le domaine skiable, vous êtes dans le dur », c'est une transition qu'elle nomme « radicale» en la contrastant avec celle « d'entre deux » au sujet d'autres stations qui « ont déjà commencé à faire la transition, mais se posent la question aussi de la place du tourisme dans le territoire.». Dans tous les cas, elle pointe l'importance « d'un leadership » local pour mettre le teritoire en mouvement.

Plusieurs participant.es évoquent de leur point de vue le moment venu pour envisager la transition des stations : « La station est un symbole de l'extractivisme, il faudrait décoloniser les imaginaires en faire des lieux d'invention d'un nouveau rapport à la nature, au social et au territoire », « Hors-saison, elles révèlent la valeur du vide, ce sont des lieux qui permettraient de réfléchir, de se déconnecter et repenser notre rapport à la nature et à la société », « Il faut aussi penser à ceux qui vivent dans les stations, ils sont

une centaine à Prapoutel [...]. J'aimerais trouver un jour un moyen de donner la parole à ces personnes qui ont tellement eu besoin de vide qu'elles sont venues vivre ici à l'année, elles ont une vision très belle aussi des choses », « Il faut une transversalité, en reliant culture, patrimoine, santé et bienfaits de la montagne pour créer des synergies [...] On a des villages de vacances qui peuvent peut- être servir dans cette transition...»

Emmanuelle George ajoute qu'il y a « une sorte de perte de l'histoire de la création de ces stations et de toute sa dynamique » qui pourrait faire oublier « une vraie implication, modernité, ouverture, innovation de ces montagnards qui ont cru dans l'aventure des sports d'hiver », « Tout n'est pas à jeter, à critiquer, mais j'ai quand même cette impression qu'on est aussi en phase de transition dans cette histoire-là ». C'est en effet ce que Philippe Teillet aborde autrement : « Il faut retisser la diversité territoriale et redonner sens à l'histoire des stations (...) les réinscrire dans les dynamiques actuelles », en faire « un projet de territoire culturel pour montrer la richesse des rapports à la montagne et aux espaces naturels ». En faisant référence à la notion «d'attachements territoriaux» développée par la philosophe Joël Zask dans son ouvarge *Se tenir quelque part sur terre*, il défend le fait que l'attachement que l'on éprouve pour un territoire donné « n'a pas de légitimité graduée en fonction de la durée, de la fréquence d'un territoire donné ».

La rencontre se clôture en revenant sur la notion de vie culturelle, que Philippe Teillet relie aussi à nos vies culturelles intérieures. Il estime que les stations de ski pourraient être une opportunité dans une forme de « désynchronisation par rapport aux saisons », « pour avoir du temps pour soi » en raison « de la disponibilité d'espaces et de capacité d'isolement et de réflexion » qu'elles procureraient.

LE BANQUET AUX HISTOIRES VRAIES

Morceaux choisis

Animé par François Beaune

*François Beaune est écrivain et collecteur d'histoires vraies. Comme Nuto Revelli qui récoltait la parole des paysans piémontais après la seconde guerre mondiale, il propose aux personnes qu'il rencontre de lui confier une histoire vraie. Il a collecté des histoires autour de la Méditerranée qui ont donné naissance à un livre (*La Lune dans le Puit, *Gallimard) et collecte aujourd'hui des histoires des Alpes transfrontalières (*Histoires vraies de l'Alpe, *livre à paraître chez Glénat en 2027) en organisant des veillées dans les vallées du Piémont et du Briançonnais. Pour François Beaune, les histoires vraies qu'il cherche à récolter et colporter sont des histoires courtes avec un début et une fin (et qui parfois disgressent), des histoires qui paradoxalement sont parfois plus proche du merveilleux ou de la fiction que du réel. Scènes obliques l'a invité à animer un Banquet aux histoires vraies à Prapoutel soit une cinquantaine de convives et deux heures d'histoires partagées dont sont tirées ces morceaux choisis.*

La fin du monde n'aura pas lieu

En Himalaya où j'ai beaucoup voyagé, au Ladakh exactement, j'ai marché plusieurs jours pour rejoindre un monastère avec un ami informaticien qui avait été sollicité pour lister tous les noms existants de Dieu, dans toutes ses formes et toutes les langues. Selon les moines, s'il y parvenait, ce serait la fin du monde. Il a fait son boulot sur un ordinateur avant d'imprimer la longue liste. Évidemment, ça ne s'est pas fait en deux secondes, surtout à la vitesse des imprimantes de l'époque, avec ces feuilles trous sur le côté qui se dépliaient en accordéon. Mais l'imprimante a commencé à cracher les résultats petit à petit. Pendant que l'imprimante faisait son travail, on se baladait la journée, et mon ami vérifiait le soir que tout allait bien. Les moines eux, surveillaient très

attentivement le travail de l'imprimante, rassemblés autour d'elle. Et puis un jour l'expert en liste des noms de Dieu m'a dit : écoute, je crois bien que demain ou après-demain on va arriver au bout, et comme je crains que la réaction des moines ne soit pas très sympa quand leurs faux espoirs vont retomber, on ferait bien de se tirer demain matin et ne pas revenir.

Donc comme la veille, sous prétexte d'aller faire notre balade, on a gravi les cols, mais cette fois sans s'arrêter, pendant trois jours, jusqu'à rejoindre l'aéroport en fin d'après-midi, et là on s'est installé pour attendre l'avion sur le tarmac. La nuit est tombée, et on a fumé une dernière cigarette, face à cet immense ciel étoilé, celui qu'on a à 4000 mètres d'altitude. Puis mon ami m'a dit soudain : je crois qu'en ce moment l'imprimante est en train d'imprimer la dernière feuille. Et sur ce, on a vu les étoiles s'éteindre une à une.

Sous les décombres

C'est une histoire très courte qui n'est pas la mienne, c'est l'histoire de la rencontre de mon grand-oncle et de ma grande-tante. Ils se sont rencontrés lors d'un mariage à Alger pendant la guerre d'Algérie. Pendant ce mariage, il y a eu un bombardement pas loin qui a mis fin à la fête. Le bâtiment a été ébranlé. Mon grand-oncle, qui a plus de 85 ans maintenant, raconte encore en parlant de sa femme : je te vois encore en train d'enlever les débris de tes cheveux, mais qu'est-ce que tu étais belle ! Et voilà, ça fait plus de 60 ans qu'ils sont mariés et c'est un des couples les plus amoureux que je connaisse.

Ski de route

Quand j'étais ado, il y avait encore de la neige très tôt dans la saison. Tous les week-ends, on allait faire du ski chez ma grand-mère. C'était toute une expédition parce qu'il y avait une grosse côte à monter. Souvent, il fallait chaîner. On avait le droit de faire du ski de fond sur la route parce que les routes n'étaient pas déneigées. Et c'était vraiment une joie de tous se retrouver et de faire des grandes sorties à la journée quasiment avec toutes les générations. J'en garde un souvenir très plaisant et je regrette de ne plus pouvoir faire ça parce que la neige disparaît.

Dialogue avec une vache

Tout d'un coup, on voit une vache dans notre jardin. Il y avait 50 cm de neige. Sébastien me dit « mince, c'est la vache de Jean. Tu sais comment attraper une vache ? » Bien sûr, on ne sait pas mais on le fait quand même. Sébastien prépare un lasso... Mais on se rend compte qu'on étrangle la vache avec notre nœud. Alors je me souviens d'un atelier intitulé *Dialogue avec un troupeau* et de la technique du veau mort. Il faut s'allonger par terre, la vache pense que son veau est mort et vient le lécher. C'est ce que je fais dans la neige, en jogging. J'avais froid mais la vache n'est jamais venue. Cette vache n'était pas une vache mais une génisse en fait. Un voisin est venu nous aider - il a massé le palais du bovin qui s'est finalement laissé faire et Margotte a passé la nuit dans notre grange.

Ma naissance est une blague

Ma naissance était comme une blague, mes parents n'attendaient qu'un seul enfant mais en fait il y en avait deux. On n'avait pas d'échographie à l'époque dans mon pays que mon accent vous fait deviner. Mon père était très blagueur et un jour quand on lui a demandé des nouvelles de ses bébés, il a raconté qu'on avait un petit souci d'audition et que le docteur nous avait fait faire des lunettes. Et que pendant la nuit, ce n'était pas très confortables avec les lunettes et que les bébés se réveillaient... Du coup, il était bien fatigué. Ma grand-mère à plus de 200 kilomètres avaient appris la nouvelle et avait téléphoné parce qu'elle s'inquiétait pour nos lunettes... On n'a jamais su comment cette blague était allée jusqu'à elle.

Trois pierres

J'étais dans mon jardin, il y avait trois pierres juste à côté de moi. Elles faisaient le dos rond. On ne les voyait plus vraiment, avec les herbes folles. Une des pierres me semblait pailletée avec du blanc. Cela m'intrigue et je m'approche, et soudain la pierre sort sa tête et je vois qu'elle a un petit bec. Je suis surprise, la pierre se met sur ses deux pattes et commence à marcher. C'était une petite faisane qui habitait dans mon jardin et qui s'était blottie là pour faire le dos rond comme les pierres d'à côté. J'aime ces histoires de tous les jours, juste dans le quotidien et dans le jardin.

Martin dans le métro

Je suis arrivé à Paris avec ma famille en 1965. J'avais 12 ans. Et la première chose que j'ai faite, d'abord avec ma maman et ensuite tout seul, c'est prendre le métro.

Très vite, j'ai compris qu'avec un ticket, en fait, on pouvait aller un peu où on voulait. Et j'ai même découvert qu'en changeant à une correspondance, on pouvait aller, en fait, n'importe où dans Paris. Alors ça, c'est une idée qui m'a bien plu. Et j'ai décidé d'explorer le métro parisien, ligne après ligne, et de faire toutes les stations du métro parisien. Ça m'a pris un peu de temps. J'ai fait ça pendant les vacances d'octobre, discrètement. Mes parents n'ont rien vu. Et je partais comme ça une bonne partie de la journée et j'allais explorer une ligne.

Quand je rentrais à la maison, je prenais un plan et j'essayais de retenir les noms. Et très vite, j'ai retenu à peu près tous les noms des stations du métro parisien. J'avais une grande passion pour le métro aérien. Le métro aérien, en particulier du côté de Grenelle, sur la ligne numéro 6, aussi, c'est les deux que je préférais, sur la ligne Pantin-Place d'Italie, quand vous sortez de la gare d'Austerlitz, vous traversez la Seine et avant de replonger au pont de Bercy, vous avez une espèce de bouffée d'air frais. J'aimais beaucoup ce petit moment-là. Surtout le virage qu'il y a à gauche, juste après le passage au-dessus de la Seine. Un peu plus tard, j'ai découvert autre chose, en regardant un peu les gens, qu'on pouvait descendre du métro en marche. À l'époque, les portes s'ouvraient avant l'arrêt. Vous aviez la possibilité d'ouvrir la porte et de sauter alors que le métro n'était pas encore arrêté. Et ça, ça me plaisait beaucoup.

Chute d'eau

Comme beaucoup de grimpeurs, j'ai un passif avec un égo assez bien prononcé. Il y a un pont à Annecy, qu'on appelle le pont des amours je crois. Je l'ai longtemps regardé me disant qu'on pouvait passer dessous, le traverser, en escaladant. Un soir de février, je me suis lancée dans cette entreprise qui a plutôt bien fonctionné… Mais ce soir je vous le confesse : contrairement à ce que j'ai pu raconter à tout le monde, je n'ai jamais réussi à traverser ce pont en entier et l'eau du lac d'Annecy est froide en février.

Réincarnation

Un soir d'été, après un concert à Grenoble, je monte retrouver le lac que j'aime face à la Meije. Je veux voir les étoiles pour de vrai et dormir dehors sur le dos rond de la montagne. Je gare ma voiture, marche un peu, j'arrive au lac, me déshabille et plonge pour traverser le lac dans un sens et dans l'autre. En nageant, je découvre que je ne suis pas seule. Sur la rive, deux formes humaines sous une couverture devant un feu. Le silence est grand et il me semble percevoir des sanglots. Je sors du lac, me rhabille et avant d'installer mon duvet pour dormir, je décide de faire un petit tour du lac et de m'approcher du feu. Ce sont deux hommes de deux générations, serrés l'un contre l'autre, buvant une bière et mangeant des saucisses grillées. Ils m'invitent à m'assoir avec des grands yeux encore plein de larmes et un beau sourire. C'est un père et son fils. Ils me racontent alors qu'il sont là depuis la tombée de la nuit, que quand la nuit est devenue noire, ils ont dispersé les cendres de leur épouse et maman... et m'ont vue surgir du lac peu de temps après. Ils voient en moi un signe que je n'avais bien sûr pas vu. Nous passons une partie de la nuit à bavarder et à nous taire. À parler de celle qui n'est plus là, qui habitait dans le Nord de la France avec eux et qui adorait regarder le tour de France en famille et surtout l'étape du Galibier. Voilà pourquoi un soir d'été nous nous sommes retrouvés au bord de l'eau et des cendres, sous les étoiles.

Une grenouille à la patte cassée

Pendant le confinement on a retrouvé un jeu de grenouilles qu'il faut faire sauter dans un petit seau. Au bout d'un moment on a détourné le jeu, et avec Romane on s'est mis à cacher une grenouille, celle à la patte cassée dans nos affaires à tour de rôle...Ce soir en mettant ma salopette pour venir à *l'Esprit des Lieux*, j'ai retrouvé la petite grenouille à la patte cassée jamais retrouvée dans la poche de devant. Elle était verte dans mon souvenir mais en fait elle est rouge !

Nu et culotté

À ce moment-là, je me rends compte que je suis nu dans un couloir d'un hôtel sans ma clé. Je cherche donc des solutions... Assez rapidement, je me rends compte qu'il n'y en a pas...

Deux paquets de lettres dans un cimetière

Mon grand-père est décédé en Oisans et c'est là qu'il a souhaité être enterré 5 ans après la mort de ma grand-mère. Ils avaient eu une vie très conventionnelle, catholiques pratiquants et chérissaient la montagne. Avant de mourir, mon grand-père avait préparé des instructions par rapport à ses funérailles, etc. C'était quelqu'un de très carré, très rigoureux. Il avait fait faire un caveau en forme de neige pour ma grand-mère et sur la pierre il a juste fait rajouter : « et son mari Roger ». Parmi les instructions qu'il avait laissées, il y avait deux paquets de lettres : un paquet qu'on pouvait ouvrir, dont on pouvait lire les lettres et un autre qu'il ne fallait absolument pas regarder. Mon oncle qui s'occupait de ses dernières volontés a respecté scrupuleusement la consigne, au grand dam de mon père, qui aurait bien voulu ouvrir le deuxième paquet. Le jour de l'enterrement, un cousin de mon père m'a confié que mon grand-père admirait beaucoup ma vie et ma liberté (je n'ai pas d'enfants et je ne vivais pas en couple...). J'ai été assez surprise de cette confidence, et je ne sais pas s'il y a un lien avec cet autre paquet de lettres. Si vous avez des hypothèses, elles sont les bienvenues, parce que je n'irais pas soulever le couvercle !

Coup monté ?

J'ai réussi à freiner la voiture. Comme c'était droit, j'ai fait ce que j'ai pu. Et puis, ça a fait des étincelles.... Je n'ai pas compris ce qu'il venait de se passer, j'ai cru mourir. Un mec arrive pour m'aider et me dit que quelqu'un avait dû démonter la roue. Je réfléchis : j'étais où avant de démarrer ? Sur le parking des Adrets pour le festival de l'Arpenteur ! Je me dis que c'est quand même dingue que dans un petit village comme ça quelqu'un se soit amusé à faire ça. Je garde cette petite rancune contre Scènes obliques jusqu'au moment où mon garagiste m'avoue que c'était lui qui avait oublié de resserrer la roue.

Le goût du pain au chocolat

Enfin là-haut, au soleil, je sors mon café. Je savoure mon petit pain au chocolat. Ce n'est pas grand-chose, mais c'était une très, très grande victoire pour moi d'avoir fait de la montagne pour la première fois toute seule.